

Mordecai Richler, Lawrence Hill, Robert Hough

Hélène Rioux

Number 160, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82007ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2015). Review of [Mordecai Richler, Lawrence Hill, Robert Hough].
Lettres québécoises, (160), 33–35.

☆☆☆☆ ½

MORDECAI RICHLER

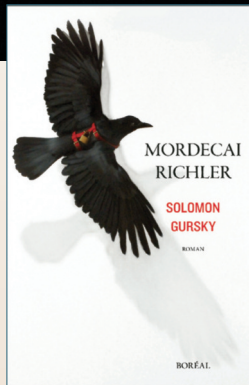
Solomon Gursky

Traduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Montréal, Boréal, 2015, 680 p., 34,95 \$.

Gursky le magnifique

Insaisissable, mystérieux, irrésistible, tel était le Jay Gatsby de Scott Fitzgerald. Le Solomon Gursky de Mordecai Richler est tout aussi magnifique.



L'histoire commence durant l'hiver 1851, quand Ephraïm Gursky fait irruption dans le « pauvre village industriel » de Magog, vêtu de peaux de phoque. Sous les peaux et la barbe « hérissée de glaçons », on distingue un col d'ecclésiastique orné de quatre franges, lesquelles sont faites de douze brins de soie. Qui est cet hurluberlu ? D'où sort-il ? Mystère. Il construit bientôt un igloo sur la berge du lac et, devant les villageois éberlués, il plante à l'entrée un écriteau de bois sur lequel on peut lire les mots « Église des Millénaristes ».

On apprendra par bribes son histoire peu commune. Il serait né à Minsk, il aurait, adolescent, travaillé dans une mine de charbon en Angleterre, où il aurait ensuite commis quelques larcins, abusé de quelques femmes (la première donne lieu à des descriptions désopilantes, explicitement sado-masochistes), fait de la prison, et finalement participé contre toute attente à la fameuse expédition de Franklin en Arctique. Il est surtout le grand-père de Solomon Gursky.

Une obsession

Solomon Gursky, le petit-fils préféré, élu, en quelque sorte, enlevé et conduit au pôle Nord au cours d'une odyssée invraisemblable, deviendra l'obsession de Moses Berger, qui consacra sa vie entière à essayer (en vain) d'élucider son mystère.

Fils d'un obscur poète, Moses fait la connaissance de la famille Gursky, dont l'histoire, semble-t-il, est fortement inspirée par celle des Bronfman, lorsque son père entre au service de Bernard, l'aîné de la smala, qui dirige d'une main de fer — sans gant de velours — l'entreprise familiale. À ce moment-là, Solomon, le cadet, est déjà mort dans l'écrasement de son avion. Mais Moses n'en est pas sûr. Personne, d'ailleurs, ne l'est. Et s'il est mort, était-ce vraiment dans un accident ? L'odieux Bernard n'aurait-il pas mis une bombe dans l'avion pour se débarrasser de ce frère encombrant ?

Moses se lie d'amitié avec Henry, le fils lunatique de Solomon, et aura par la suite une liaison à Londres avec sa fille Lucy, une actrice maigrichonne (qui finira obèse) et névrosée, dépourvue de talent.

Les recherches de Berger l'amèneront un peu partout à la rencontre d'une multitude de personnages plus ou moins recommandables, tous plus ou moins alcooliques, bandits, journalistes, politiciens corrompus, hommes d'affaires retors, femmes avides et snobinardes, dont Richler décrit les vices et les travers d'une plume impitoyable. Armé de son scalpel et d'un flacon de vitriol, il s'en donne à cœur joie et aucun (même le douanier incorruptible est ridicule) ne trouve grâce à ses yeux, pour le plus grand plaisir de ses lecteurs.

Aucun ? Sauf Solomon, bien sûr, objet de toutes les spéculations, et sauf aussi l'énigmatique Sir Hyman Kaplansky, ce philanthrope richissime qui disparaîtra à son tour mystérieusement à la fin du roman. Mais si c'était Solomon qui se cachait sous les traits de Kaplansky ? Tout est possible. Car chaque fois qu'on croit saisir l'oiseau, il s'échappe et il faut recommencer la quête.

Nous naviguerons à la suite de Berger du Grand Nord à Londres, à Westmount, et du Mile-End à New York et à l'Ouest canadien. Loin d'être linéaire, le récit se déploie dans différentes époques, le XIX^e siècle à Londres, le début du XX^e pendant la Prohibition, les années quarante, les années quatre-vingt. Si ces incessants va-et-vient dans le temps et l'espace étourdissent un peu, on en sort à coup sûr ébloui.

Quelques éléments récurrents parsèment le récit : un corbeau noir, le portrait d'une femme aux yeux vairons (un brun, un bleu) qui aurait peut-être été le grand amour du héros.

On a dit de *Solomon Gursky* que c'était le roman le plus ambitieux de Mordecai Richler. Ceux qui ont déjà lu l'auteur seront comblés en retrouvant, mais presque décuplés, son formidable talent de conteur, son humour décapant, son érudition, son imaginaire à nul autre pareil.

Une œuvre magistrale irréprochablement rendue dans cette traduction signée par Lori Saint-Martin et Paul Gagné.

MORDECAI RICHLER

☆☆☆☆

LAWRENCE HILL

Le sang, essence de vie

Traduit de l'anglais par Carole Noël

Montréal, Pleine Lune, 2014, 352 p., 27,95 \$.

Le sang dans tous ses états

Connu pour son roman *Aminata*, également traduit efficacement par Carole Noël, Lawrence Hill commence son essai *Le sang, essence de la vie*, par deux anecdotes venues de son enfance : une blessure au bras causée par un tesson de bouteille de bière et une autre, au poignet droit et au biceps gauche, survenue quand il a voulu passer à travers une porte vitrée. Ces deux événements le marqueront.

Son essai est divisé en cinq chapitres. Le premier couvre la nature du sang et ses fonctions, le deuxième traite du sang répandu et de ses modifications en médecine et dans le sport de haut calibre. Intitulé « Tu as ça dans le sang », le troisième chapitre se penche sur la lignée, « les droits dont nous jouissons et ceux qu'on nous refuse » (p. 23). Dans le quatrième, l'auteur réfléchit sur la façon dont certains groupes utilisent le sang pour en dominer, diffamer et diaboliser d'autres. Dans le dernier chapitre, il dévoile des secrets du sang, « maîtresses présidentielles, survivants de l'Holocauste et ancêtres oubliés depuis longtemps » (p. 259). Le tour de la question, donc.

Cela pourrait sembler aride. Ce ne l'est pas du tout. Parsemé d'exemples tirés de l'histoire familiale de l'auteur, l'ouvrage se lit presque comme un roman. Lawrence Hill parle entre autres de son père militant pour les droits humains, d'une aïeule peut-être violée à



LAWRENCE HILL

la Maison-Blanche, de son frère le chanteur Dan Hill, de ses enfants et de ses beaux-enfants, d'une maladie contractée en Afrique alors qu'il participait à un projet humanitaire. Sa culture est vaste et il illustre ses réflexions par d'autres exemples venus de la littérature (*Macbeth*, Racine), de la mythologie, de l'histoire, qu'il s'agisse de tragédies comme les génocides, le sida et l'esclavage, ou du dopage dans le sport (Lance Armstrong et Ben Johnson).

Une mine de renseignements partagée par un auteur d'un humanisme admirable.

☆☆☆☆ ½

ROBERT HOUGH

La tour du docteur Brinkley

Traduit de l'anglais par Annie Pronovost

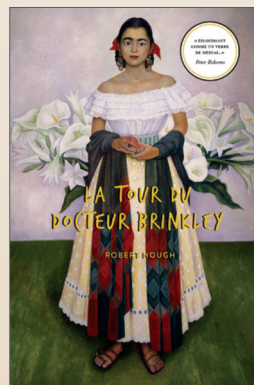
Montréal, Marchand de feuilles, 2015, 456 p., 34,95 \$.

Viva México !

Corazón de la Fuente : c'est une petite ville au nord du Mexique, sur les rives du Río Grande, séparée des États-Unis par un pont brinquebalant gardé par deux douaniers taciturnes. Une petite ville plutôt tranquille : la révolution l'a malmenée et elle panse maintenant ses blessures.

Des personnages hauts en couleur

Un maire handicapé, un cabaretier, un ancien meunier octogénaire, grand amateur de femmes, un curé qui n'a plus le droit d'officier, un Espagnol ancien propriétaire d'une hacienda et pour cela surnommé



l'*hacendero*, madame Félix, tenancière du bordel local délicatement nommé la Maison des plaisirs courtois, sans oublier la vieille sorcière Azula, laide comme le péché mais pas du tout méchante, et les deux amoureux, Violeta et Francisco : voilà pour l'essentiel les personnages du roman.

Corazón de la Fuente panse donc ses blessures et vivote tant bien que mal entre les combats de lutte (arrangés) des frères Reyes et les tortillas arrosées de salsa et de cerveza, de téquila dans les grandes occasions, le tout ponctué par les aboiements des chiens errants. Pas de travail, pas d'argent, pas d'avenir à l'horizon. Mais on est encore en vie, et n'est-ce pas finalement ce qui compte ?

Un sauveur se présente alors sous les traits d'un gringo millionnaire, le docteur John Romulus Brinkley, inventeur d'une opération à base de glandes de bouc pour guérir l'impuissance. Il propose d'installer



ROBERT HOUGH

une station de radio dans la ville pour faire la promotion de son produit miraculeux. Du travail donc pour tous les hommes valides.

Il confie à la belle Violeta une émission à sa radio et en profite, il fallait s'y attendre, pour la séduire. Elle est bientôt enceinte de ses œuvres et nage dans le bonheur. Elle voit déjà sa vie se déployer avec robes, bijoux, mets délicats.

Sauf l'amoureux éconduit, tout le monde est donc content. L'argent coule à flots, le café, le magasin général et le bordel réalisent des affaires d'or. La Maison des plaisirs courtois doit même embaucher de nouvelles Marias (elles s'appellent toutes Maria) d'Oaxaca et du Chiapas pour satisfaire à la demande.

L'euphorie, hélas ! ne dure pas longtemps et elle fait bientôt place au désenchantement, surtout quand Laura, l'amoureuse du meunier octogénaire, est victime d'un délit de fuite, que les Marias sont menacées, que des mercenaires sadiques surgissent dans la ville et que le cheval préféré de l'*hacendero* devient fou. Quant aux rêves de Violeta, elle doit leur dire adieu : le séducteur, rien d'étonnant, s'est envolé.

Dans une note à la fin du roman, l'auteur écrit que, en 1939, le gouvernement des États-Unis a bel et bien promulgué une loi (la loi Brinkley, justement) interdisant aux stations de radio américaines de diffuser depuis le Mexique, que John Romulus Brinkley a bien existé et que les ruines de sa tour se trouvent encore aux alentours de Ciudad Acuña, une ville frontalière de l'État du Coahuila, au bord du Río Grande. Il ajoute que ce livre lui a été inspiré par son intérêt pour le Mexique.

Je déplore seulement que les Mexicains qu'il décrit soient à ce point stéréotypés — naïfs, bagarreurs, empêtrés dans leurs révolutions, rêvant de ce Nord mythique qui brille de tous ses feux de l'autre côté de la frontière. Mais bon, c'est une histoire, je sais. Pleine de péripéties et de rebondissements inattendus, elle est racontée avec verve et traduite de façon très convaincante par Annie Pronovost.

les écrits 144

LE VOYAGE, LE PAYSAGE
 Geneviève Letarte
 Guillaume Asselin
 Jean Désy
 Rula Jurdi
 Karen Mcpherson
 Andrea Moorhead
 Philippe Marty

LE MYTHE, LE RITE
 Antoine Volodine
 Éric Clémens
 Alain Fleischer
 Patrick Quillier
 Pascale Weber
 Domingo Cisneros
 Pierre Ouellet
 Filippo Palumbo
 Khalid El Morabethi
 Alexandre Bergamini
 Claudiane Reny
 Luc C. Courchesne
 Vincent Filleau
 François Gagnon
 Gleason Théberge
 Jean-Pierre Vidal
 Maxime McKinley
 Luc Dellisse

L'ÉVÈNEMENT, L'ÉCRITURE
 Hubert Haddad
 Louise Dupré
 Louise Marois
 Benjamin Hoffmann

CHRONIQUE
 Monique Deland

PORTFOLIO
 Hantu
 Karine Turcot

En vente dans toutes les librairies
 Le numéro: 12 \$ • www.lesecrits.ca